

## **Ah ! que reviennent les hirondelles...**

Je laisse de côté tout ce qui est actualité, souvent sinistre. Dois-je détruire ma propre vie pour ceux qui s'enrichissent, pour ceux qui politiquent, pour les babillards, pour les immoraux, les malhonnêtes qui se justifient toujours et que l'on soutient ?

Je regarde nos fils téléphoniques au travers de la fenêtre du haut. Début mars. Sans neige, comme le fut tout le mois précédent. Dehors il fait froid, vraiment froid. Il bise, le monde apparaît glacé et sans espoir. J'ai froid aux pieds malgré que je sois à l'intérieur, ma tête tourne, mon cœur vacille.

Je regarde les fils. C'était là précisément, devant cette fenêtre, dès qu'on l'ouvrait elles partaient, où il y a près de six mois, est-ce possible que le temps passe si vite, que les hirondelles s'étaient perchées plusieurs jours avant de partir. Un nombre par moment presque incroyable. Elles étaient là. Et puis soudain l'une ou l'autre donnait un signal mystérieux et toutes partaient au-dessus des toits du village, au-dessus des champs, et certaines allaient plus loin encore ou plus haut que toutes les autres. Puis elles revenaient. Elles coupaient leur vol, battaient des ailes à peine au-dessus des fils et s'y posaient. Elles recommenceraient ce manège un jour, deux jours. Et puis tout à coup, elles seraient disparues. Et ainsi quand je remonterais à cette chambre pour regarder à nouveau les fils par la fenêtre, je les verrais nus. Elles seraient vraiment partie.

Partir pour ne plus revenir ? Sait-on jamais. Tout passe, tout lasse, tout se casse. Pour dire que tout change. Ce qui fait votre aujourd'hui ne fera pas forcément votre demain. Mais non, impossible. Elles reviendront. Sûr et certain. J'en ai cette conviction intime, cette certitude ancrée en ma pensée, en mon cœur, presque en mon corps.

J'aime les hirondelles, j'aime à les voir voler. Hirondelles ou martinets par ailleurs, je leur accorde la même importance. Oui, j'aime à les voir voler au-dessus des toits de mon village, au-dessus des fils du téléphone, par-dessus les poteaux. Allez haut, si haut, et puis redescendre dans un vol rapide et impeccable. Elles doivent être heureuses, me dis-je, de voler ainsi. Mais je les admire sans vouloir vraiment imaginer que je puisse les imiter, alors mon corps serait d'une autre forme et d'une autre consistance. Elles ont leur monde, j'ai le mien, cette terre et mes gros souliers.

Elles volent plus loin encore parfois. Elles vont au-dessus du lac, là où elles trouvent peut-être plus d'insectes. Puis elles reviennent. Où ont-elles leur nid ? Quelques-unes là, en bordure du toit. Ne les dérange jamais. Elles ne reviendraient pas.

Elles sicient tout en fendant l'espace.



Je m'en souviens, le temps des foin, là-bas à la ferme de la grand-mère. Devrais-je dire plutôt de mon grand-père ? Elles étaient, ce me semble, plus nombreuses encore. Elles avaient des nids sous l'avant-toit. Elle recrépissaient la façade, mieux, le goudron sous-jacent, ou le sol de terre battue en des temps plus anciens. On les tolérait. Elles étaient de cette ferme. Les gardiennes, en quelque sorte. Sacrées déjà et toujours. Elles étaient le bonheur assuré. On était alors heureux de nos vacances. Et elles, toutes, elles répondaient à ces belles heures par leurs cris stridents. Elles allaient de même par-dessus les toits du village. De l'église, du clocher, bien plus haut. Elles allaient par-dessus les fontaines où soudain il nous fallait aller pour étancher une soif qui ne

s'éteindrait pas. C'était le plein été. Et il faisait chaud la journée, tiède le soir où nous étions tous là, assis sur le perron.

Étaient-ce, pour toutes ces hirondelles, les premières d'une longue lignée qui se poursuivrait encore aujourd'hui ? Toutes étaient-elles de la même origine, et là-bas, en ces terres lointaines qu'elles rejoindraient, retrouveraient-elles exactement les mêmes villages. On l'imagine. On le croit.

Je regarde le fil nu. La terre est sèche et froide, dure comme de la pierre. Les champs sont jaunes. Rien est avenant. Tout au contraire frissonne. Les gens sont invisibles. D'animaux point, nulle part. C'est un monde glacé et mort, sans neige, sans rien. Presque inutile.

Je regarde les fils, et je le sais, maintenant, vous autres les hirondelles, sans même que vous compreniez que je puisse écrire ces quelques mots pour vous honorer, vous reviendrez!